Document généré le 23 avr. 2024 06:35

Liaison

La Distance habitée
L'extraordinaire capacité de résistance des cultures marginalisées
François Paré, *La Distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.

Jean-Denis Côté

Numéro 123, été 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41048ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Côté, J.-D. (2004). Compte rendu de [*La Distance habitée* : l'extraordinaire capacité de résistance des cultures marginalisées / François Paré, *La Distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.] *Liaison*, (123), 50–50.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La Distance habitée :
L'extraordinaire capacité de résistance des cultures marginalisées

Jean-Denis Côté

Intellectuel de grande envergure, François Paré s'était fait remarquer lors de l'obtention du prix du Gouverneur général pour son essai *Les Littératures de l'exiguïté,* publié au Nordir en 1992. Cet essai, dans ses grandes lignes, mettait en relief les caractéristiques des littératures issues de cultures minoritaires. Dans *La Distance habitée*, François Paré se penche plus spécifiquement sur ces cultures, sans pour autant délaisser la littérature.

Le but de l'ouvrage, annoncé en quatrième de couverture, est celui-ci : « Tenter de comprendre, sur d'autres bases que celles de la résistance et de la lutte pour la survie collective, la naissance et la disparition des identités culturelles et linguistiques ». Voilà un objectif ambitieux, qui a le mérite d'inviter l'auteur (et le lecteur avec lui) à chercher des explications, des réponses à un phénomène plus complexe qu'on ne le croit souvent.

Les quatorze chapitres de ce livre brossent un portrait de différentes cultures (antillaise, basque, corse, canadienne-française, entre autres), qui vivent dans leur singularité propre leur rapport à l'Autre, mais qui offrent aussi des points importants de similitude dans leur manière « d'habiter la distance ». Si la formule apparaît de prime abord paradoxale, elle décrit bien, en fait, la situation des cultures minoritaires, où la préservation de l'identité repose sur des bases toujours fragiles. Une des voies privilégiées pour « habiter cette distance » est celle de l'*itinérance* qui, selon l'auteur, correspond à « l'ensemble des pratiques de la dislocation qui sont à l'œuvre dans les cultures minoritaires : pratiques du *shifting*, de la diglossie, de l'assimilation, du déplacement, du compromis et de la délégation de l'identité ». (p. 27) Les conséquences de l'*itinérance* peuvent difficilement être favorables à une affirmation identitaire. En revanche, les cultures minoritaires sont toujours prêtes à accepter « le risque de la négociation et de l'accueil » (p. 33), signe indéniable de leur ouverture d'esprit et de leur capacité de renouvellement. Ce renouvellement passe par un appel de la mémoire, cette mémoire d'où jaillit l'identité, qui nourrit le présent et qui, par conséquent, s'avère, dans son essence même, « une distance habitée ».

Cette capacité de renouvellement peut également susciter une nouvelle manière de concevoir les conditions propres aux cultures du décentrement : la conscience *diasporale*. Pour l'auteur, le concept de diaspora « permet de comprendre autrement la formation même de la communauté minoritaire et ses origines dans la migration et le déplacement ». (p. 67) Un tel concept apparaît à la fois utile et pertinent en Amérique du Nord où les communautés francophones « ne partagent pas nécessairement une destinée commune, mais au moins des comportements et des imaginaires apparentés, et éventuellement une même approche des langages hégémoniques et des transformations qu'ils imposent ». (p. 66) En ce sens, la conscience *diasporale*, un concept plus souple que celui du nationalisme identitaire, peut aider à mieux saisir « la complexité des transformations en cours » (p. 94) dans les communautés du Canada francophone.

François Paré a recours à la littérature pour étayer son discours. Plusieurs auteurs des littératures de l'exiguïté sont évoqués. On retrouve, parmi ceux-ci, Andrée Lacelle, et plus spécifiquement son œuvre *La Voyageuse*, « l'une des plus achevées de la littérature franco-ontarienne ». (p. 129) Selon le chercheur, la figure de la femme chez Lacelle contribue, à sa manière, à la capacité de renouvellement mentionnée précédemment : « Le personnage féminin en veille et bienveillant, claustral et pourtant enfantant le divers, me semble porteur d'une vision renouvelé du rassemblement. » (p. 129)

L'essayiste se montre parfois très dur, voire trop dur, en particulier lorsqu'il pose son regard critique sur la culture franco-ontarienne : « Quiconque a œuvré au sein des sociétés minoritaires connaît parfaitement cette impression désespérante de toujours recommencer à zéro, de n'avoir pour histoire qu'une succession de faux départs ». (p. 61) Une telle affirmation tend, un peu injustement, à occulter notamment l'existence des diverses compagnies théâtrales de La Nouvelle Scène à Ottawa et de celle du Collège universitaire de Hearst dont on a souligné le cinquantième anniversaire en 2003, ainsi que des éditions Prise de parole (30e anniversaire en 2003) et de la revue *Liaison* (25e anniversaire en 2003). Mais un fait demeure, au sujet duquel l'auteur a parfaitement raison : vivre en situation minoritaire est un combat qui se vit au quotidien. D'où l'importance de faire ressortir la vivacité culturelle d'une communauté : « [T]oute culture, au fond, permet à chacun et à chacune de nous d'*habiter la distance* entre soi et les autres, dans un univers interstitiel où se confirme notre emprise sur les choses. » (p. 62)

La Distance habitée est un essai brillant qui rend bien compte de l'extraordinaire capacité de résistance des cultures marginalisées. Le lecteur demeure frappé par la lucidité de la grande majorité des analyses, tant celles portant sur la réalité des cultures minoritaires, que celles, plus spécifiques, de leurs littératures. Il n'est guère étonnant que le livre ait remporté le prix Trillium en 2004. ■

François Paré, *La Distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.

Jean-Denis Côté est chercheur postdoctoral au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.